

Le dîner se passa fort bien ; du moins toutes les apparences furent sauvées. Quand les dames se furent levées de table, et que nous restâmes seuls, M. Gilmore et moi, dans la salle à manger, un nouvel incident s'offrit pour occuper notre attention, et me fournir l'occasion de garder pendant quelques minutes un silence dont j'avais besoin afin de me calmer. Le domestique envoyé à la recherche d'Anne Catherick et de mistress Clements, revint au rapport, et fut immédiatement introduit dans la salle à manger.

— Eh bien ! dit M. Gilmore, qu'avez-vous découvert ?

— J'ai découvert, monsieur, répondit cet homme, que les deux femmes ont pris ici, à notre station, des billets pour Carlisle.

— Naturellement vous êtes parti pour Carlisle, sachant une fois ceci ?

— En effet, monsieur ; mais je regrette de vous dire que je n'ai pu trouver, plus loin, aucune trace des deux voyageurs.

— Vous avez pris vos renseignements au chemin de fer ?

— Oui, monsieur.

— Aux différentes auberges ?

— Oui, monsieur.

— Et vous avez laissé au bureau de police l'exposé de faits que j'avais rédigé pour vous ?

— Je l'ai remis, monsieur.

— Eh bien ! mon ami, vous avez fait tout ce que vous pouviez ; et j'ai fait, moi, tout ce que je pouvais. Jusqu'à nouvel ordre, par conséquent, les choses resteront où elles en sont. Nous avons joué nos atouts, monsieur Hartright, continua le vieux gentleman, quand le domestique se fut retiré. Du moins, pour l'instant, ces dames ont mieux manœuvré que nous, et nous n'avons plus maintenant qu'à espérer, pour lundi prochain, l'arrivée ici de sir Percival Glyde... Voyons !... ne remplirai-je plus votre verre ?... Voilà ce que j'appelle

une bonne bouteille de Porto, — un vieux vin, robuste, qui reconforte... J'en ai pourtant de meilleur au fond de ma cave...

Nous rentrâmes au salon, dans ce salon, où j'avais passé les plus heureuses soirées de ma vie ; dans ce salon où, lorsque celle-ci serait passée, je ne devais plus "la" revoir jamais !... Depuis que les jours avaient raccourci, depuis que le temps était devenu froid, l'aspect de cette pièce était changé. Les portes vitrées donnant sur la terrasse étaient closes maintenant et masquées d'épaisses portières. Au lieu de cette douce pénombre du crépuscule, dans laquelle, d'ordinaire, nous restions assis en causant, le brillant éclat des lampes éblouissait aujourd'hui mon regard. Tout était changé ; — au dedans comme au dehors, tout était changé.

Miss Halcombe et M. Gilmore étaient assis à la table de jeu ; mistress Vesey s'était retirée au fond de son fauteuil accoutumé. Dans l'emploi de "leur" soirée ; aucune gêne, aucune contrainte ; et la remarque même que j'en fis me rendait plus pénible l'emploi de la mienne. Je vis miss Fairlie arrêtée près du coffre à musique. Le temps avait été où je serais allé l'y joindre. J'attendais, irrésolu, ne sachant ni où aller ni que faire. Elle jeta de mon côté un prompt regard, prit tout à coup dans les rayons un morceau de musique, et d'elle-même, vint à moi.

— Vous jouerez je ne de ces petites mélodies de Mozart que vous aimez tant ? me demanda-t-elle en ouvrant la musique avec une précipitation nerveuse, et parlant les yeux baissés.

Avant que j'eusse pu la remercier, elle alla d'un pas rapide s'asseoir au piano. Près de l'instrument, le fauteuil où j'avais l'habitude de m'établir restait vide. Elle frappa quelques accords, — puis, se retournant, jeta un regard vers moi, — puis ramena ses regards vers sa musique.

— Ne voulez-vous plus de votre ancienne place ? dit-elle, parlant avec un brusque effort et très-bas.

— Pour ce dernier soir, je puis donc la prendre ? répondis je.

Elle ne répliqua point ; elle semblait vouloir donner toute son attention à la musique, — une musique qu'elle savait par cœur, et que cent fois, naguère, elle m'avait joué sans ouvrir le livre. Je ne pus me douter qu'elle m'avait entendu, je ne pus me douter qu'elle s'apercevait de ma présence auprès d'elle, qu'en voyant s'effacer les couleurs de la joue exposée à mes regards, et une pâleur livide s'épandre peu à peu sur tout ce beau visage.

— Votre départ me fait de la peine, dit-elle d'une voix à peine perceptible, et ses yeux demeuraient fixés sur la musique avec un redoublement d'attention, et ses doigts volaient sur les touches du piano avec une énergie fiévreuse que jusque-là je n'avais jamais remarquée en elle.

— Je me rappellerai ces bonnes paroles, miss Fairlie, longtemps après que la journée de demain aura commencé, ... aura fini.

Son pâle visage pâlit encore et sembla, se détournant, éviter mon regard.

— Ne parlons point de demain, dit-elle. Laissons la musique nous entretenir de cette soirée, et dans une langue plus expressive que la nôtre...

Ses lèvres tremblaient ; il s'en envola un faible soupir qu'elle essaya vainement d'arrêter au passage. Ses doigts hésitaient sur le piano ; une fausse note lui échappa, en voulant se reprendre, elle se troubla davantage, et finit par laisser tomber ses mains avec un mouvement de dépit. Miss Halcombe et M. Gilmore, de la table de jeu où ils étaient assis, lui jetèrent un regard étonné. Jusqu'à mistress Vesey, sommeillant au fond de sa bergère, que réveilla la brusque interruption de la musique, et qui s'informa de l'accident arrivé.

— Vous jouez le whist, monsieur

Hartright me demanda miss Halcombe, jetant un regard significatif sur la place que j'occupais.

Je savais ce qu'elle voulait dire ; je savais qu'elle avait raison ; et je me levai tout aussitôt pour aller m'asseoir à la table de jeu. Au moment où je quittais le piano, miss Fairlie tourna une page de la musique, et frappant les touches d'une main plus sûre :

— Je la jouerai, dit-elle (et son jeu s'accrut jusqu'à devenir presque passionné) pour ce dernier soir, je la jouerai !

— Allons ! mistress Vesey, dit miss Halcombe, M. Gilmore et moi sommes las de l'écarté... Faisons un whist !... M. Hartright sera votre partner.

Le vieil avocat sourit d'un air railleur. Il avait déjà l'avantage et venait de retourner le roi. Aussi attribuait-il évidemment le soudain changement de jeu organisé par miss Halcombe, à l'aversion que les dames professent toujours pour les parties où elles sont en perte.

Le reste de la soirée s'écoula, sans une parole, sans un regard "d'elle." Elle resta au piano ; je restai à la table de whist. Elle jouait sans s'arrêter, — comme si elle cherchait dans la musique un refuge contre elle-même. Parfois, ses doigts appuyaient sur les notes avec un ralentissement doux, plaintif et tendre, d'une tristesse et d'un charme inexprimables ; ils faiblissaient aussi parfois et trompaient sa volonté, ou bien erraient machinalement sur le piano, comme si la tâche qu'ils accomplissaient leur était un ennui et une fatigue. Mais s'ils variaient, s'ils flottaient en quelque sorte, dans l'expression qu'ils donnaient à la musique, jamais ils ne fléchirent dans leur résolution de jouer jusqu'au bout. Elle ne se leva du piano qu'au moment où nous allions tous nous retirer.

Mistress Vesey était la plus près de la porte et fut la première à m'offrir la main.

Je ne vous reverrai plus ! Monsieur Hartright, dit la vieille dame ; je suis